

HÉROINES DE FRANCE

Si la vue d'un acte de courage nous fait toujours tressaillir, elle ne nous inspire jamais plus d'admiration que lorsque nous rencontrons la brave chez celles que les desseins de la nature et les coutumes sociales semblent avoir destinées surtout aux travaux pacifiques. Combien de fois, exaltées par la gravité des circonstances, les femmes n'ont-elles pas fait preuve d'une intrépidité que les hommes auraient pu leur envier ! Les exemples que nous citons et dont plusieurs sont empruntés à l'histoire d'hier montrent quelles merveilleuses réserves d'héroïsme enferme toujours l'âme de la femme française.

Ne fût-ce qu'à titre d'inspiratrice ou de consolatrice, la femme doit figurer partout à côté du héros, et ce n'est pas sans raison qu'en créant le type si fier du guerrier qui ne combat que pour le droit et la justice, le Moyen-Age personnifia dans la femme l'idéal qu'il lui proposait. Etre de timidité et de faiblesse, mais de pureté et de charme souverain, la femme vit, dès lors, la force s'incliner devant elle.

Mais la poésie fit parfois davantage ; elle nous la montra oubliant les terreurs de son sexe sans en oublier les vertus, et se dressant elle-même aux résolutions héroïques.

Elle trouvait ses modèles dans l'histoire. Comme l'Ecriture a ses Deborah et ses Jahel, la Grèce ses Amazones, Rome ses Clélie, l'histoire du Moyen-Age est toute pleine des prouesses de femmes au cœur viril qui surent prendre, lorsqu'il le fallut, la place des barons et des hommes d'armes.

GRANDES DAMES HEROS ET IMPERATRICES ROIS

N'est-ce pas un véritable personnage d'épopée, que cette Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort, dont Froissart a immortalisé la vaillance ? Le comte, son mari, en défendant ses droits à la succession de Bretagne, est fait prisonnier à Nantes par les partisans de Charles de Blois.

"La comtesse de Montfort, nous dit le vieil historien dans son langage savoureux, qui bien avait cœur d'homme et de lion, avait un fils de l'âge de sept ans, qu'on nommait Jean, moult bel enfant ; et au jour où son mari fut pris, elle était à Vannes, au château de La Motte. Cette comtesse ne fut nullement ébahie et manda sans tarder cavaliers et écuyers et ceux dont elle pensait être aimée, aidée et servie. Et, quand ils furent venus, elle leur remontra en pleurant la fraude, la trahison et la mauvaieseté, comme elle disait, qu'on avait faite à son mari ; et puis ajoutait :

"Beaux seigneurs et bonnes gens, je compte monseigneur pour mort ; mais voici son fils, son héritier et votre seigneur, qui vous est demeuré et qui vous fera encore beaucoup de bien. Aussi, vous prie-je chèrement que vous ayez pitié de moi et de l'enfant et lui teniez foi et loyauté et à moi aussi, ainsi que vous avez fait jusqu'ici à son père et à mon mari.

— Dame, lui répondirent-ils, ne vous ébahissez en rien ; nous demeurerons avec vous, tant que nous vivrons.

— Grand merci," leur dit-elle.

"Et ainsi la comtesse de Montfort, avec plus de cinq cents lances, chevaucha de forteresse en forteresse, et rafraîchit cités et châteaux, et fit toutes ses besognes bonnes."

Nous pourrions trouver un peu partout, à travers l'histoire, de ces femmes au caractère admirablement trempé. Dans l'Italie du XVe siècle, c'est une Catherine Sforza qui, après avoir vu assassiner son mari, s'enferme dans le donjon de Forlì ; elle y soutient, contre César Borgia, un siège de trois semaines qui égale les plus beaux épisodes de l'histoire militaire. A la tête de ses gens d'armes, sur pied jour et nuit, la comtesse ne quittait plus la cuirasse.

"Cependant, rapporte M. de Vogüé dans l'étude si vivante qu'il a consacrée à cette héroïne, le fossé se comblait sous les fascines apportées par l'ennemi. La brèche s'élargissait, la place n'était plus tenable. Catherine restait sourde aux sommations répétées.

"Le 12 janvier de l'an 1500, on donna le dernier assaut. Refoulée dans le réduit de sa citadelle, la comtesse fit sauter les poudres. L'explosion la laissa vivante, avec une poignée de fidèles fanatisés par son courage. Elle combattait encore sur un monceau de cadavres quand un anspessa-

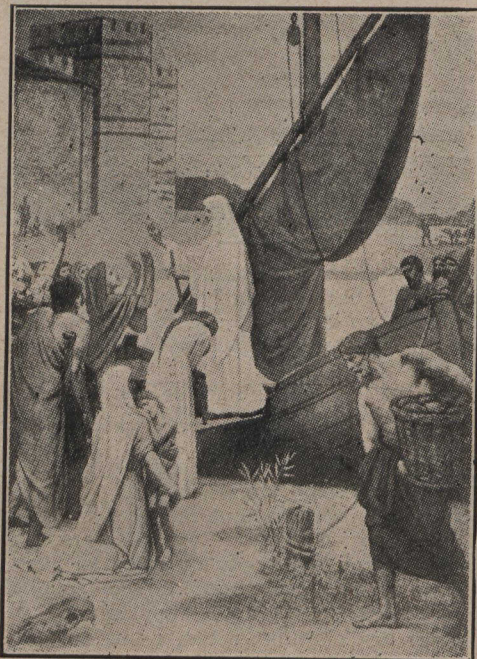
de du bailli de Dijon la saisit par les épaules. Elle eut la présence d'esprit de s'écrier :

"Je me rends au roi de France !" Elle échappa ainsi aux prisons pontificales."

Rappelons-nous encore ce que Montluc raconte des dames de Siennne. On sait qu'il commandait dans la ville assiégée par l'armée de Charles-Quint. Lorsqu'il invita les habitants à concourir, avec la garnison, aux travaux de la défense, il raconte qu'il vit "quarante gentilles femmes des plus grandes de la ville" prendre part à cette rude besogne et porter sur la tête des paniers pleins de terre. Mais, dès son arrivée même, les Siennnoises avaient fait preuve des dispositions les plus viriles.

"Au commencement de la belle résolution que le peuple fit de défendre sa liberté, dit-il, toutes les dames de la ville de Siennne se partagèrent en trois bandes : la première était conduite par la signora Forteguerra, qui était vêtue de violet, et toutes celles qui la suivaient aussi. La seconde était la signora Piccolomini, vêtue de satin incarnadin, et sa troupe de même livrée ; la troisième était la signora Livia Fausta, vêtue toute de blanc, comme aussi était sa suite, avec son enseigne blanche. Ces trois escadrons étaient composés de trois mille dames, gentilles femmes ou bourgeoises. Leurs armes étaient des piques, des pelles, des hottes et des fascines, et en cet équipage firent leur montre (parade) et allèrent commencer les fortifications."

Nombreuses enfin sont les souveraines illus-



SAINTE GENEVIÈVE RAVITAILLANT PARIS.—Au VI^e siècle de notre ère les Parisiens, assiégés par les Francs, se virent en proie à une cruelle famine. Sainte Geneviève, malgré son grand âge, alla jusqu'à Arcis-sur-Aube et à Troyes chercher des vivres dont elle ramena à Paris onze bateaux chargés. Comment ne pas citer parmi les héroïnes populaires la "Patronne de Paris" ?

tres qui trouvèrent dans les guerres difficiles l'occasion de témoigner d'une âme héroïque.

En 1741, Marie-Thérèse, fille aînée et héritière de l'empereur Charles VI, a contre elle la Bavière et l'Espagne, la Prusse et la France.

"Ayant rassemblé les quatre ordres de l'Etat à Presbourg, dit Voltaire, elle y parut, tenant entre les bras son fils aîné encore au berceau et, leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimait bien, elle leur dit à peu près ces propres paroles :

"Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressources que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance ; je mets entre vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut."

"Tous les Palatins, attendris et animés, tirèrent leurs sabres et s'écrièrent : "Mourons pour notre roi Marie-Thérèse !"

Faut-il, avec l'exemple de Marie-Thérèse, rappeler celui de l'impératrice Catherine II, dont le comte de Ségur, la comparant à son mari, le grand-duc héritier du trône de Russie, disait : "qu'il semblait que, par un étrange caprice, le sort eût voulu donner à celui-ci la pusillanimité, l'inconséquence, la déraison d'un être destiné à servir, et à sa femme l'esprit, le courage et la fermeté d'un homme né pour gouverner ?"

"C'est Catherine "le Grand !..." disait spirituellement le prince de Ligne.

CELLES QUI ONT BIEN MERITE DE LA PATRIE.

S'il lui fallait à son tour invoquer les souvenirs des femmes illustres de son histoire, ce n'est pas seulement à ses reines ou à ses princesses que penserait le peuple de France. C'est dans ses rangs que, dès le temps de ses origines nationales, l'histoire ou la légende place la pieuse fille dont les prières arrêtaient, dit-on, l'invasion d'Attila. C'est dans ses rangs, ou dans ceux de la bourgeoisie que brillent des héroïnes des traditions provinciales : une Jeanne Hachette, entraînant les femmes de Beauvais à la défense de la ville contre le Téméraire et arrachant un étendard des mains des Bourguignons ; une Jacqueline Robins, faisant entrer, la nuit, au péril de sa vie, dans sa barque de maraîchère, les munitions nécessaires à la garnison de Saint-Omer, assiégée par Marlborough pendant la guerre de la succession d'Espagne.

Et combien les récits des guerres de la Révolution et de l'Empire offriraient-ils d'exemples d'héroïsme parmi les femmes des rangs les plus humbles !

Sait-on assez que l'amour de la "Patrie en danger" suscita en 1792, non seulement des engagés, mais des "engagées" volontaires ? Le 26 juin 1793, la Convention nationale allouait une pension annuelle de trois cents livres à un sous-lieutenant de la légion des Ardennes, qu'elle déclarait avoir "bien mérité de la patrie". Ce sous-lieutenant était une femme, Catherine Pochelat, engagée volontaire de la section des Enfants-Rouges. — A la prise de la redoute d'Allogui, en Espagne, le 13 août 1793, Alexandrine Barreau, "grenadier" au 2^e bataillon du Tarn, faisait le coup de feu sous les ordres de La Tour-d'Auvergne, entre son frère et son mari. Les deux hommes étaient tombés morts pendant l'action : Alexandrine épuisée, pour les venger, jusqu'à sa dernière cartouche ; puis, d'un coup de crosse, elle fend la tête d'un Espagnol qui s'avancait pour la saisir à bras-le-corps, et ne quitte enfin le champ de bataille qu'après la victoire des Français.

Une balle au sein gauche au siège de Toulon, quatre coups de sabre à la bataille de Savigliano, le 13 brumaire an VIII : de quel cavalier sont-ce là les états de service ? De Thérèse Figueur, engagée en 1792 au 15^e dragons.

Après la Révolution, l'Empire. Le nom de Ducoud-Laborde est presque fameux. C'est celui d'une femme qui servit comme volontaire au 6^e hussards et devint ensuite maréchal des logis. A Eylau, elle tue de ses mains un officier russe ; à Friedland, elle est grièvement blessée, mais elle panse elle-même sa blessure, remonte à cheval et fait six Prussiens prisonniers. Sa carrière militaire finit avec l'Empire : à Waterloo, elle eut une jambe fracassée et fut amputée sur le champ de bataille.

Plus romanesque encore est l'histoire de Virginie Ghesquière. Elle s'était fait incorporer, à la place de son frère, au 27^e de ligne, sans que les autorités militaires se fussent doutées de cette singulière substitution de personne, et avait acquis par la suite le grade de sergent. En 1808, le "sergent" Ghesquière se battait en Portugal, sous les ordres de Junot. Dans un engagement meurtrier, le colonel de son régiment tombe grièvement blessé. Le sergent l'apprend et part à la recherche du corps. Il est assez heureux pour trouver le colonel encore vivant, et, lorsque passent deux officiers anglais à cheval, l'idée vient tout naturellement au sergent de les abattre pour s'emparer de leurs montures. Il y réussit en partie, tuant un des deux officiers et blessant l'autre. Mais lui-même, dans cette extraordinaire action, a reçu une balle. Il maîtrise sa souffrance ; pourtant, c'est en vain qu'il essaie de placer sur l'un des chevaux son précieux fardeau. Ses tentatives échoient, ses forces s'épuisent : les uns



UNE MARAÎCHÈRE QUI SAUVE UNE VILLE : JACQUELINE ROBINS. — En introduisant, la nuit, au péril de sa vie, des vivres et des munitions dans Saint-Omer assiégé, Jacqueline Robins (1710) sauva la ville. Une statue a été élevée à l'héroïque maraîchère.